

Lauréat — catégorie Professionnelle

Charles Sagalane

## **A64**

A64 s'était dit : je ne ferai qu'une chose, je regarderai l'arbre. La journée était belle, la brise, bonne, et l'arbre près du balcon se laissait tranquillement observer. Sa ramure remuait à peine. Ses feuilles, quand on les détaillait, se révélaient oblongues et dentelées. Elles avaient une façon unique de toucher la lumière et de réagir à l'air d'été. Chacune, pourrait-on suggérer, défendait sa personnalité subtile. Cela se reconnaissait aisément. Des branches dégarnies, mortes, rappelaient le rude passage de l'hiver. Elles étaient l'exception. Dans une sorte de grand tout, la feuillaison scintillait intensément en un aplat serein. Pas besoin d'être une âme sensible pour déceler cette troublante harmonie.

A64 n'avait jamais pris conscience qu'il faisait partie d'une création plus vaste. On aurait dit que l'arbre voulait lui suggérer cela. Son potentiel de formes et de lumières paraissait sans limites. Le tronc se divisait en trois branches maîtresses. Elles-mêmes fusaient de toutes parts. Ce réseau soutenait une vaste ombrelle de vert chlorophylle. Il y avait de la légèreté dans cette structure, une efficacité mouvante. Des branches basses, assez massives, avaient été sciées, à en juger par les cernes clairs de l'écorce. Il était étonnant que du bois puisse s'allonger de la sorte, s'élançer vers le ciel, se partager et se répandre, voire retomber, tout en résistant aux intempéries et aux vents. À bien y regarder, les branches se croisaient et se superposaient. Elles tissaient un lacis de tiges fines et fortes. Elles savaient naturellement où s'arrêter de manière à composer un dôme parfait. Il n'y avait pas de principe rigide dans la pousse des ramures. Sans doute s'agissait-il de cueillir le plus possible de lumière. Quel étrange moteur de la matière...

A64 se fit la réflexion qu'il y avait des milliers de perspectives pour observer un seul arbre. Du balcon, lui n'en possédait qu'une. Il aurait bien aimé varier son point de vue sur cette vaste ramure chargée de feuilles. La considérer de très loin, simple touche fuyante, ou la parcourir d'en dessous,

comme un écureuil dévalant son réseau de branches. L'approcher comme une corneille ou une mésange – ce qui n'est pas la même chose quand vient le temps de s'y percher ou d'y faire son nid. On pouvait même imaginer une chenille trouvant sa volupté à grignoter une immense feuille et une larve frayant son couloir dans l'aubier. Impossible d'épuiser ce qu'il y avait à voir de l'arbre. Cela provoquait une restriction inconfortable, presque douloureuse – pour qui peut ressentir la douleur.

A64 prit la mesure de ce qu'il n'arriverait pas à connaître d'un tel être végétal. La nuit, ce devait être un monde en soi, filtrant la lune et abritant on ne sait quel insecte. Mais attention, se répéta-t-il, mon but est de regarder l'arbre. Et il le détailla longtemps, sans se lasser. Parfois, il lui arrivait de songer à ce qu'il ne pouvait saisir de cette vie grouillante. Une forme de tristesse s'installait alors, une sensation où le mental n'avait pas sa voix. Peu à peu, l'arbre se dressait comme un mystère. Du balcon, on pouvait supposer que son système racinaire s'étendait aussi largement que sa houpe. Et qu'il communiquait par un lot de racines avec ses congénères. L'arbre nourrissait le mycélium de champignons amis, pas tous les champignons, seulement ceux que son espèce avait apprivoisés et qui comptait parmi ses alliés. C'était tout un réseau d'échange et d'entraide, d'existence souterraine, auquel le regard n'avait pas accès. Pas une racine apparente d'ailleurs ne trahissait ce monde caché. Plongeant dans la pelouse moelleuse, l'arbre n'avait pas eu besoin de développer ces doigts crochus qui s'agrippent aux mauvais sols. Ce devait être un bonheur de goûter l'abondance nourricière d'une terre grasse et meuble. Cette nostalgie qui grandissait, d'où venait-elle?

A64 se demanda s'il pouvait observer des signes de déclin sur un spécimen aussi majestueux. Il discernait bien un peu de mousse verdâtre, à la base du tronc. Et l'écorce? C'était un phénomène en soi. Un miroir du vieillir... Comme il aurait voulu y promener son regard! Même de loin apparaissaient les stries profondes de la base, les plis de la partie médiane, la surface rêche puis lisse des hauteurs. L'arbre cumulait les âges, portant sa progéniture à la cime et ses ancêtres aux racines. Quelques feuilles comportaient des taches rouille. Rien qui puisse donner à penser que ce vivant couvait quelque symptôme de dégénérescence ou de décomposition. L'arbre était bien vivant. Et il continuerait de croître longtemps. Cette pensée court-circuita le reste.

A64 se dit encore qu'il ne savait pas regarder l'arbre. Il n'en voyait que les détails, la matrice superficielle : sa vraie nature lui échappait. Pour le temps qu'il lui restait sur le balcon, il décida de scruter autrement. Mieux valait aborder l'être végétal d'une manière intuitive. Il coupa donc la source de ses images visuelles, olfactives et sonores. Au bout d'un moment, il pressentit l'entièreté de l'arbre. C'était une mouvance tranquille et ample. Il n'y avait pas de mots pour la cerner. La conscience communiait simplement avec ce qui faisait l'arbre. Sans stimuli, sans raison. Par une incroyable appartenance. Pourquoi ne pas avoir tenté cette expérience auparavant?

A64 sut que la conclusion était arrivée à une succession de bruits dans l'escalier. Une perturbation se propagea en lui. Des informations qui lui auraient paru triviales le heurtaient à présent. L'homme de service venait d'entrer et se dirigeait vers le balcon. La vérité factuelle le choquait – c'est le mot, oui, le choquait. Son modèle déclaré désuet, il serait relégué à la ferraille. Tout simplement. Brutalement, sentait-il pour la première fois. Car un constat se révélait limpide comme l'immense feuillaison qu'il scruta jusqu'au dernier instant : il commençait seulement à voir l'arbre.

Mention spéciale — catégorie Professionnelle

Yvon Paré

### **Gounod au balcon**

Je répétais *Roméo et Juliette* à l'opéra de Montréal. Marie-Ève Munger était la plus incroyable Juliette. Et ce fut le masque d'abord, le port obligatoire dans le métro, les autobus et les salles de spectacles. La quarantaine, dans mon cas, confiné dans mon appartement avec mon chat Boucar. Il était plutôt heureux de m'avoir toute la journée pour les câlins, les ronronnements et les siestes. Avec sortie en après-midi, sur le balcon, pour le soleil, les soins aux géraniums.

Le voisin d'en haut, un chauve aux bras tatoués, a lancé l'appel le premier soir. Le virtuose du trombone a joué un extrait du Concerto en si bémol majeur d'Albrechtsberger. Un moment de grâce!

Il osait, le chenapan!

Ce serait donc Gounod au balcon, sous la direction du tromboniste. Nous devions tout réinventer, Arruda et Legault le disaient à la télévision. Boucar a pris sa place entre les tomates italiennes et les géraniums. Une grande respiration et je me lançai.

*L'amour, l'amour...*

*... C'est là que dans la nuit rayonne sa beauté!*

*Ah! Lève-toi, soleil! Fais pâlir les étoiles.*

Le tromboniste tatoué a conclu la soirée avec un couac qui a fait bondir mon chat. Quel silence terrifiant! Même les fleurs de géraniums et les bacs de fines herbes étaient figés.

Le lendemain, je sortis sur le balcon maquillé, rasé de près, vêtu d'une cape et du grand chapeau que je portais pendant les représentations de *Cyrano*. J'ai ouvert les bras en attendant le do du maestro, une note qui s'engouffra dans les ruelles, longea les trottoirs jusqu'à la tabagie Rossini.

Peu à peu, des gens s'installèrent. Un homme s'est adossé au mur, en tenue de soirée, chemise et cravate, cheveux gominés et gants blancs. Une femme avait du mal à s'asseoir dans sa robe à imprimés discrets. Deux autres couples ont pris place et j'ai fermé les yeux, imaginant Marie-Ève Munger.

Tous applaudirent quand j'eus lancé la note finale.

*Ô, Roméo, pourquoi ce nom est-il le tien?*

*Abjure-le, ce nom fatal qui nous sépare*

*Ou j'abjure le mien.*

La voix venait de l'autre côté de la rue, du balcon fermé par un rideau de tulle, juste en face. Des mains effleuraient le tissu dans les ardeurs du soleil couchant. C'était la Tebaldi ou Renata Scottò. Plutôt Maria Callas. Des couples ont applaudi. Avec les gants, c'était l'envol d'une centaine de pigeons.

J'ai mis du temps à m'endormir, ce soir-là. La voix était pure, veloutée et sensuelle. Les mains glissaient lentement comme les cygnes de Corot qui donnent l'impression d'effleurer la surface de l'eau. Toute la journée d'après, j'ai tourné dans l'appartement, surveillant le balcon au rideau de tulle qui frémissait. Même Boucar était plus nerveux et miaulait pour un rien.

Les couples se sont installés.

Des élégantes avec un large chapeau et d'autres arborant d'extravagantes chevelures. Les colliers et les bijoux captaient les rayons obliques du soleil couchant. J'étais subjugué par les gants qui montaient jusqu'aux coudes, comme des cous d'oies sauvages.

Je tentais de me calmer, prenant de profondes respirations.

Boucar me précéda, regagna sa place. Des applaudissements discrets saluèrent notre entrée. Une porte claqua. La femme du rez-de-chaussée sortit avec son violoncelle, s'assit au milieu de la rue et accorda son instrument. Le joueur de trombone donna la note, un si prolongé. J'ai repris au début, juste après l'élan des chœurs, la cavalcade des voix.

J'ai compris qu'il fallait m'arrêter à un remous du rideau. J'avais cru reconnaître la voix cristalline de Karina Gauvin.

Le lendemain, les couples étaient plus nombreux dans les loggias de l'avenue Albani. Ils applaudissaient avec une certaine retenue, pourtant. À gauche, c'était *Le balcon* de Manet. Berthe Morisot jouait l'ingénue. Tout près, la jeune violoniste Fanny Claus hésitait à tirer sa chaise. Antoine Guillemet, le peintre, se tenait en retrait, une main sur le revers de son veston. Plus loin, c'était *Majas au balcon* de Goya avec les ombres qui se faufilaient derrière la mère et la fille maquillées outrageusement.

J'ai mal dormi cette nuit-là, n'ai rien fait de ma journée, attendant l'appel du trombone. Deux violoncellistes se sont joints à la musicienne, trois violons et deux altos. Avec un chœur de trois sopranos et deux basses. La rue bourdonnait, les gens se saluaient, plaisantaient. Des femmes pâles à la Modigliani hochaient la tête devant mes envolées. Les fleurs de géraniums penchaient vers Juliette, toujours invisible.

Nous nous débattions dans les affres de Shakespeare. Des voix s'échappaient des maisons. Les rires de frère Laurent, de Mercutio et Stephano. De Tybalt et de tous les autres.

*Ô joie infinie et suprême.*

*De mourir avec toi!*

*Viens! un baiser! Je t'aime!*

La voix cassée de Juliette, tremblante, étouffée par un sanglot, ses mains agrippées au rideau. Une fleur de mon géranium s'est détachée. Comme une larme. Je m'accrochai à la rambarde, le souffle coupé, arrivant mal à me tenir debout. J'avais la respiration sifflante et le soleil m'étourdissait.

Les gens se sont levés.

C'était l'ovation. Le rideau de tulle s'est écarté sur les yeux de Juliette. Son regard, un seul, comme un coup de poignard. Et ce fut une pluie de fleurs de géraniums avenue Albani. On aurait dit des oiseaux aux ailes de sang. J'étais en sueur, secoué de frissons, la gorge en feu, étourdi, avec des bourdonnements dans les oreilles.

J'ai appelé le 911.